

CARREFOUR
44, Champs Elysées-VIII^e

13 DÉCEMBRE 1967

APRES L'ASSASSINAT DU PETIT EMMANUEL A VERSAILLES

Qui sont les vrais coupables ?

QUAND, il y a deux ou trois ans, un journal progressiste consacra une enquête au « mal de la jeunesse », il reçut de deux normaliens supérieurs une longue réponse qui constituait un véritable manifeste. Bien entendu, les deux normaliens abondant dans le sens du journal et celui dit « de l'histoire », on s'empressa de publier ce texte.

Voici ce que clamaient ces deux farfelus.

Après avoir dénoncé la « mécompréhension » (sic) et l'instinct de conservation de la société « adulte », après avoir dit « non au paternalisme, à la morale écrite, à tout ce qui est figé », nos deux révolutionnaires de laboratoire posaient une question étonnante :

« L'année 1965 écrivait-ils, a vu progresser la décolonisation de la femme. Pourquoi 1966 ou 1967 ne verrait-il pas débiter la décolonisation de la jeunesse ? »

Il y a quelques jours, à Versailles, ils ont eu la réponse à leur stupide question : le petit Emmanuel Maillart est mort, victime d'un adolescent de 15 ans, Jean-Claude M., qui a passé plusieurs semaines à préparer le scénario d'un enlèvement, qui l'a réalisé froidement, qui a touché une partie de la rançon demandée, tout cela pour en arriver à tuer, avec une lucidité de vieux truand, un innocent camarade.

Qu'on ne nous traite surtout pas de père-la-pudeur ou de moraliste grincheux. Ne pas reconnaître la vérité quand elle est éclatante, c'est être victime d'une épaisse sottise ou d'une mauvaise foi aiguës.

Les enlèvements — Dieu merci ! — ne

sont pas nombreux en France. L'un des derniers en date, celui du petit Peugeot, apporte précisément un flagrant démenti aux partisans de la liberté sans restriction. Quand on demanda au ravisseur où il avait trouvé l'idée de ce rapt, il répondit simplement :

— Dans un roman policier.

Et de citer un titre connu.

Qu'offre-t-on aujourd'hui aux jeunes ? Est-ce la littérature de Marcel Jouhandeau, qui écrit avec le sourire :

« A 73 ans, je me sens revenu au même état d'âme que fut celui de mon enfance et un peu plus tard, vers 1911, quand je m'aperçus que j'étais homosexuel. » (1)

Veut-on encourager sa fille à devenir une prostituée ? Donnons-lui à lire Simone de Beauvoir. La jeune fille méditera sur ce passage :

« ... Dans beaucoup de cas, la prostituée aurait pu gagner sa vie par un autre moyen : mais celui qu'elle a choisi ne lui semble pas le pire, cela ne prouve pas qu'elle ait le vice dans le sang ; plutôt cela condamne une société où ce métier est encore un de ceux qui paraît à beaucoup de femmes le moins rebutant. On demande : pourquoi l'a-t-elle choisi ? La question est plutôt : pourquoi ne l'eût-elle pas choisi ? » (2)

Sagan elle-même est dépassée. Christine Rochefort, également, qui pourtant n'a pas la réputation de donner dans le genre moral.

Il est vrai que l'exemple vient de haut. On va créer ces jours-ci, dans un théâtre parisien, une pièce intitulée : « la Ville dont le prince est un enfant ». Il n'est pas question de nier ici l'immense talent d'Henri de Montherlant. Mais quel besoin a ce grand écrivain de sortir de ses cartons une pièce dont le sujet tourne autour des amours de collégiens. Après les « Amitiés particulières » de Roger Peyrefitte, on espérait bien un long répit dans l'exploitation de cette veine littéraire qu'est l'homosexualité. L'espoir est déçu.

Le mauvais exemple vient de haut, écrivions-nous. Il vient même, parfois, des milieux très officiels. Dans un théâtre subventionné par les deniers du contribuable, M. Jean-Louis Barrault a monté les ignobles « Paravents » de Jean Genet. On a là tout à son aise bafoué le drapeau et l'armée, et, à travers l'auteur, fait l'éloge de la pédérastie et des repris de justice.

Tout ce qui bafoue l'ordre est bon pour certains. Avant les « Paravents », « la Religieuse »... On se souvient du tumulte qu'avait alors déclenché son interdiction. Les bons apôtres du progressisme n'avaient pas manqué de multiplier les manifestes et les pétitions, tout en hurlant à la dictature.

Chaque année, le mal s'amplifie. Après celui de « la Religieuse » et des « Paravents », voici celui, plus récent, de « l'Oratorio macabre du radeau de la Méduse ». Le spectacle se déroule à la très officielle Biennale de Paris. L'auteur ne donne guère dans le symbolisme et ne cache pas ses intentions. Sur scène, une horde de naufragés, au trois quarts nus singent des ébats collectifs.

Voilà où en est, en 1967, le théâtre moderne. A chercher le succès dans l'érotisme de bas étage et le scandale. Qu'on ne se plaigne pas ensuite que les théâtres parisiens ne font pas leurs frais. Il est vraisemblable qu'à des sornettes pareilles, le grand public préfère — fort heureusement ! — Molière ou Marcel Aymé.

A la télévision, ce n'est guère mieux. Si, là, on peut moins faire étalage d'érotisme qu'au théâtre ou au cinéma (et encore, ne nous plaignons pas !), on fait largement l'apologie de la violence et du sang. Les enfants de 5 ans savent comment on manie un colt ou comment on étrangle un adversaire avec un fil de nylon.

Il peut paraître vieillot de préférer Blanche-Neige ou Bécassine aux tueurs patentés des feuilletons pour enfants dont on nous abreuve aujourd'hui. Malheureusement, le fait est là : à l'époque de Blanche-Neige et de Bécassine, un adolescent de 15 ans ne préméditait pas un rapt suivi de meurtre.

Pierre FABRE.

(1) « Que la vie est une fête ».
(2) « Le Deuxième Sexe ».